

Le modèle néoclassique

Ce chapitre n'a pas pour objectif une approche approfondie et détaillée des développements microéconomiques. Il prend uniquement en considération les éléments nécessaires à la compréhension de la vision néoclassique du niveau macroéconomique, et des implications de ce modèle en matière de politique économique.

La Parenté et les différences entre l'école classique – et l'école Néoclassique (NC)

A. De l'école classique à l'école Néoclassique

Les néoclassiques en tant qu'héritiers de l'école classique partagent plusieurs points communs avec cette école à l'origine de la pensée libérale moderne, notamment :

- **La Proposition libérale:** Adam Smith dans son célèbre ouvrage de 1776, *Recherches sur la nature et les causes de la Richesse des Nations*, écrit : « Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière et du boulanger, que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme, et ce n'est jamais de nos besoins que nous leur parlons, c'est toujours de leur avantage. ». L'interdépendance des échanges d'individus utilitaristes et rationnels, c'est-à-dire agissant égoïstement selon leur seul intérêt économique, serait le seul et le meilleur moyen de contribuer à la richesse d'une nation et par conséquent au bien commun. Dans une formulation plus moderne, nous pourrions dire que la rationalité économique individuel conduit à la rationalité économique au niveau de la nation : lorsque tous les agents agissent pour leur propre intérêt cela conduit à la meilleure situation au niveau national.
- **La Dichotomie entre le « monde réel » et le « monde monétaire » :** Bien que, la plupart des échanges se réalisent de façon monétarisée, l'économie fictive obtenue en édulant la monnaie et dans laquelle les marchandises s'échangeraient

directement contre d'autres marchandises, correspond à la notion d'économie « réelle ». La monnaie n'est utile, dans ce courant de pensée, que pour « huiler » les échanges selon une métaphore de JB Say, ou dans un langage plus actuel pour diminuer les coûts de transaction. En effet, les échanges dans une économie de troc se heurtent à de nombreuses difficultés :

- **Le problème de la double coïncidence** des besoins. Par exemple, si un individu veut échanger des pommes qu'il possède contre des oranges qu'il désire acquérir, il devra rechercher un partenaire économique potentiel voulant céder des oranges contre des pommes. Si au contraire, il rencontre un individu possédant des oranges mais voulant acquérir un vélo, ou encore recherchant des pommes mais qui ne pouvant offrir en retour un autre bien que des oranges, l'échange ne peut avoir lieu immédiatement. L'individu doit trouver un partenaire voulant acheter ce qu'il vend, et pouvant lui vendre ce qu'il désire acheter. Si la double coïncidence n'est pas respectée, soit l'individu n'obtiendra jamais l'échange désiré, soit il sera obligé de s'impliquer dans plusieurs échanges intermédiaires, coûteux et chronophage. Il pourra par exemple commencer par échanger ses pommes contre un bien différent des oranges, et ensuite tenter d'échanger ce nouveau bien, après une ou plusieurs autres transactions intermédiaires, finalement contre des oranges. Ces potentiels nombreux échanges peuvent s'avérer très dommageable pour les biens périssables, qui nécessitent des échanges suffisamment rapides.
- **L'unité de compte** : imaginons une économie sans monnaie, contenant un grand nombre de biens et services, disons n , pouvant faire l'objet d'échanges. Pour évoquer la valeur d'un bien i à un moment donné, on ne peut l'exprimer selon une unité monétaire commune. On ne peut que l'appréhender à partir de son rapport d'échange avec les $n-1$ autres biens de cette économie. Au lieu, d'un prix unique exprimé en unité de compte, il faut donc définir $n-1$ prix comparatifs.
- **Indivisibilité de la plupart des biens**, en économie de troc si nous voulons échanger une voiture afin d'acquérir une ou deux salades, le problème réside dans le fait que la voiture permet, en termes de rapport d'échange, d'acquérir un nombre trop important de salades par rapport aux besoins individuels, or la voiture ne peut être divisée en unités plus petites. Une solution serait de revendre par la suite le surplus de salades contre d'autres biens. Mais, comme précédemment, la périssabilité des salades ne peut que limiter le nombre de ces opérations.

La monnaie, selon les auteurs classiques et néoclassiques, facilite donc les échanges en assurant les fonctions suivantes :

- La disparition de la nécessité d'une double coïncidence : les marchandises s'échangent contre de la monnaie acceptée par tous par convention,
- L'unité de compte : tous les prix des marchandises sont exprimés sur la base d'une devise légale sur le territoire.
- réserve de valeur : La monnaie, peu périssable, permet de différer des achats

- La divisibilité en de très petites unités: la monnaie permet facilement de réaliser des achats de très petite valeur.

Pour les classiques et les néoclassiques, la monnaie est représentée par la métaphore du voile déposée sur l'économie réelle. Elle ne changerait ni les comportements des agents, ni les grandeurs économiques. L'équation quantitative de la monnaie ci-dessous, qui correspond à la demande de monnaie par les acteurs économiques non étatiques, résume les caractéristiques affectées à la monnaie par les classiques et néoclassiques:

$$M^D = \frac{p Y}{v} \quad \text{avec:}$$

- M^D : la demande de monnaie, pour réaliser les transactions. L'exposant D , pour Demand en anglais, désigneront les fonctions de demande en général
- p : le niveau général des prix
- Y : le niveau de production en volume (en quantité de biens et services)
- v : la vitesse de circulation de la monnaie.

Cette équation signifie que les acteurs ont besoin de monnaie uniquement pour le motif de transaction, autrement dit pour l'achat des biens et services produits et échangeables. Plus la production augmente et plus la demande de l'instrument numéraire sera nécessaire pour un niveau général des prix donné. Le produit $p.Y$ correspond à la valeur de la production.

Toutefois, la monnaie, par nature non périssable, permet de réaliser plusieurs transactions sur une période donnée. Le besoin de monétaire est en réalité inférieure à la valeur totale de la production. Lorsque la monnaie circule vite, la quantité de monnaie nécessaire aux besoins de l'économie sera moindre.

Appelons M^S la masse monétaire (avec S pour supply, offre en anglais), l'offre de monnaie supposée fixée par l'État. L'équation d'équilibre entre l'Offre et la Demande de monnaie s'écrit par conséquent:

$$M^D = \frac{p Y}{v} = \text{ou } M^S$$

Cette égalité implique qu'une augmentation de la masse monétaire ne peut qu'entraîner que de l'inflation (augmentation niveau général des p). En effet, la production réelle (Y) se détermine avant l'introduction de la monnaie et v est un coefficient supposé stable à court-moyen terme. Jean-Baptiste Say écrit dans le *Traité d'économie politique* de 1803:

«De la propriété particulière à la monnaie de nous servir, non par ses qualités physiques, mais seulement par sa valeur. Si j'ai moins de blé, j'ai moins de quoi manger; si j'ai moins de numéraire, il me sert tout autant, parce que sa valeur augmente, et que sa valeur suffit aux usages que j'en fais.», (Livre I, Chapitre XXI, note 146).

- **La loi des débouchés**: selon ces deux théories, l'économie ne peut connaître d'inventus, et plus généralement. L'équilibre entre l'offre et la demande s'impose de fait sur le marché des biens et services. Jean-Baptiste Say, à l'origine de la loi de débouchés, écrit encore ceci:

«... il résulte, quoiqu'au premier aperçu cela semble un paradoxe, que *c'est la production qui ouvre des débouchés aux produits*» (Livre I, Chapitre XV, Des débouchés).

Cette fameuse loi des débouchés, que l'on énonce le plus souvent de la façon suivante: l'offre crée sa propre demande, provient du fait qu'en économie de troc, chaque acteur est à la fois acheteur et vendeur de marchandises, par conséquent, l'offre de production est toujours confrontée à une demande équivalente. En résumé, l'ensemble de ces points communs, à savoir la proposition libérale, le rôle limité de la monnaie, et l'équilibre des marchés, définissent la pensée libérale. Cependant, par rapport à la théorie classique, les néoclassiques vont moderniser le courant libéralisme avec l'abandon définitif de la théorie de la valeur-travail, l'extension de la loi des débouchés à l'impératif de l'équilibre de l'ensemble des marchés, ..., et la tentative de démontrer méthodiquement la proposition libérale. L'analyse des différences entre les deux théories apparaît primordiale dans la compréhension du modèle néoclassique.

B. Les principales différences entre les deux théories

Le tableau ci-après résume les principales différences entre les deux théories. Celles-ci sont expliquées plus en détail à la suite du tableau.

Tableau n°2 *Les apports de la théorie néoclassique*

	Théorie classique	Théorie Néoclassique
La démonstration de la proposition libérale	Impossibilité de démontrer que la rationalité individuelle conduite à la rationalité collective et recours à la métaphore de la « Main invisible ».	démonstration rigoureuse en prenant pour base l'individualisme méthodologique.
La modification de la Théorie de la valeur	Théorie de la valeur travail: C'est théorie morale de la construction de la valeur des biens et services conduit à une impasse théorique.	Théorie de l'utilité marginale: La révolution marginaliste permet de sortir de l'impasse. Les calculs à « la marge » (de dérivées) permettent la démonstration de la proposition libérale.
Les agents économiques	De nombreux agents économiques sont prises en compte : les capitalistes , les propriétaires terriens (ou rentiers), les paysans , les banquiers , ...	Deux agents économiques-type : – Les producteurs (chefs d'entreprises, banquiers...) – Les consommateurs
Approfondissement du concept de la rationalité économique	<i>Au niveau microéconomique</i> Intérêt égoïste des acteurs <i>Au niveau macroéconomique</i> Richesse mesurée par la production	<i>Au niveau microéconomique:</i> Homo oeconomicus, et rationalité utilitariste <i>Au niveau macroéconomique:</i> Optimalité au sens de Pareto

1. *Les impasses de la théorie de la valeur travail*

La théorie de la valeur travail, utilisée par la classique, mesure la valeur des biens et services à partir de la quantité d'effort, donc de travail, qu'il a fallu pour les produire. Cette quantité d'effort correspond à leur niveau de rareté, à la difficulté de les produire. C'est en quelque sorte, une définition « morale » de la valeur. L'utilité n'intervient pas dans cette définition, car pour les classiques, tout bien produit par l'industrie habituelle est par nature utile.

Les auteurs classiques ont tenté de vérifier le bien-fondé de la théorie de la valeur-travail. Cette théorie de la valeur-travail pose plusieurs difficultés :

- **La quantification du temps de travail nécessaire :**
 - *Calcul du temps moyen :* Quel est le temps de travail nécessaire pour produire une quelconque marchandise, sachant qu'en fonction des individus, des structures de production et d'organisation, ... ce temps peut varier sensiblement. Les auteurs classiques proposent d'utiliser le concept du temps moyen. Mais, il est impossible de réunir tous les acteurs et de définir concrètement ce temps moyen ;
 - *Prise en compte des outils et des machines :* pour fabriquer les biens et les services, des machines et des outils sont en général nécessaires, mais comment intégrer dans la valeur travail des biens le temps de fabrication des machines et des outils, lorsque les machines et les outils servent à la fabrication de plusieurs biens et services, jusqu'à la fin de leur utilisation (l'usure ou l'obsolescence) ? On ne peut intégrer toute leur valeur dans la valeur des biens et services produits, mais seulement une partie de cette valeur. Ce raisonnement a permis d'inventer le principe de l'amortissement toujours utilisé en comptabilité.
 - *Hétérogénéité des tâches et des niveaux de qualification :* c'est l'un des problèmes les plus importants posés par la théorie de la valeur travail. Si on considère qu'un travail nécessitant un temps d'apprentissage supérieur devrait être mieux rémunéré, comment prendre en compte les différences de qualification afin de définir les différences de valeur des emplois ? Les auteurs classiques n'ont pu se baser que sur la hiérarchie des salaires existants, alors que leur projet initial consistait à calculer les prix à partir des seules quantités de travail. L'impasse provient de la circularité du raisonnement : pour expliquer la construction des prix, les classiques sont contraints d'utiliser des prix (en l'occurrence les salaires) existants.
- **La prise en compte du prix de marché :** les auteurs classiques sont conscients que les prix qui s'établissent sur les marchés dépendent principalement des forces en présence, de l'importance et de la différence entre les niveaux d'offre et de demande. Comment réconcilier le prix de marché et le prix issu du calcul de la valeur travail ? La réponse des auteurs classiques est la suivante :
 - Chaque bien se voit affecté deux prix, le prix du marché et la valeur travail intrinsèque
 - La valeur-travail correspond à la vraie valeur, ou la valeur normale du bien
 - Le prix du marché, très volatile, tendrait à long terme vers la valeur-travail. C'est dernière affirmation n'a jamais été démontrée, et ne peut être démontrée. Comment démontrer que le prix du marché tend vers la valeur-travail inconnue, et que les classiques n'ont pu déterminer ?
- **La nécessité d'exclure certains biens de la théorie de la valeur-travail :** Pour les auteurs classiques, il semble impossible d'appliquer la théorie de la valeur travail à certains biens, tels que les biens artistiques, dont la valeur dépendrait

uniquement « des caprices des hommes ». Ce qui induit l'existence de deux types de biens : ceux qui sont issus des manufactures car utiles aux besoins réels de la vie humaine, et des biens d'utilité moins évidente. Cette division en catégories enlève à la théorie valeur-travail son caractère universel, et conduit à considérer que certains biens ne relèvent pas des lois économiques.

- **La prise en compte des « paradoxes » sur la valeur des biens** (paradoxe de l'eau et du diamant ou du diamant et de l'eau, par exemple) : pourquoi des biens peu utiles à l'existence coûtent-ils excessivement chers, tandis que des biens indispensables à la vie sont-ils gratuits ou très peu chers ? Ce paradoxe relevé par les auteurs classiques n'a pu être solutionné qu'avec un changement de théorie de la valeur.

2. Le principe de la théorie de l'utilité marginale

La révolution marginaliste a consisté au remplacement de la théorie de la valeur-travail par la théorie de l'utilité marginale. Le prix d'une marchandise dans cette théorie, correspond à ce qu'un individu est prêt à payer pour obtenir une unité supplémentaire de cette marchandise. Ainsi, la valeur :

- n'est plus intrinsèque aux biens et services : ce sont les hommes qui donnent de la valeur aux marchandises.
- d'une marchandise perd son unicité : chaque individu accorde une valeur personnelle aux biens et services en fonction de ses propres besoins, de sa fonction d'utilité subjective et de sa dotation initiale.
- L'utilité marginale tient compte simultanément des deux critères de la valeur : l'utilité et la rareté. Ainsi, un bien très utile à la vie peut être gratuit ou peu onéreux s'il est présent en abondance.

En outre, la notion d'utilité marginale permet l'utilisation des calculs à la marge, nécessaires pour la résolution des problèmes d'optimisation que doivent résoudre les individus rationnels.

Après avoir détaillé les fondements théoriques de la théorie néoclassique, nous pouvons examiner les principales étapes de la démonstration de la proposition libérale, afin d'approfondir les conceptions macroéconomiques de cette théorie.

La démonstration de la proposition libérale

La démonstration rigoureuse, mathématique de la proposition libérale, commence par la définition de la rationalité individuelle afin de faire le lien avec une définition de la rationalité macroéconomique. La rencontre de l'ensemble des agents sur les différents marchés autorise pour les néoclassiques le passage entre les deux niveaux d'analyse.

Le niveau microéconomique

Pour les néoclassiques les individus se scindent en deux catégories :

- Les producteurs, dont la fonction principale est de produire des biens et services. Chaque producteur se caractérise par une fonction de production individuelle, qui met en œuvre deux sortes de facteurs de production (ou inputs), le capital (K) et le travail (N). Les producteurs versent des salaires aux salariés, et assument les coûts du capital (achats des machines, coût de financement, coûts d'entretien). La rémunération de leur activité correspond au profit.
- Les consommateurs, principalement des salariés, choisissent leur montant d'épargne de consommation et de quantité de travail, à partir de leur fonction d'utilité individuelle et du niveau de leurs revenus.

La rationalité économique individuelle correspond à :

- La maximisation du profit, en ce qui concerne les producteurs
- La maximisation de la fonction d'utilité (satisfaction retirée de la consommation) sous contrainte de revenu pour les consommateurs.

Les marchés sont supposés fonctionner en Concurrence Pure et Parfaite (CPP). De ce fait, les prix s'établissent lors de la confrontation de l'ensemble des acteurs et s'imposent à tous. Les agents économiques sont dits « price-takers », ils ne peuvent décider que des quantités offertes ou demandées. L'exigence de rationalité implique que les agents effectuent des calculs avant de se rendre sur les marchés.

Le programme du producteur

Appelons $Y = F(K, L)$, la fonction de production d'un producteur. Le profit (π), soit le chiffre d'affaires moins les coûts de production peut s'écrire de deux manières :

- *en fonction des inputs*: $\pi = p.F(K, L) - cK - wL$, avec
 - p = le prix de vente de l'output
 - c = les coûts liés au capital
 - w = le taux de salaire unitaire
- *en fonction de l'output* (production): $\pi = p.Y - C(Y)$, où
 - $C(Y)$ = Fonction de coût (la relation entre le niveau des coûts et le niveau de production)

La maximisation d'une fonction s'effectue par l'application des conditions d'ordre 1 et d'ordre 2. La condition d'ordre 1, soit la recherche des points pour lesquels la dérivée peut être nulle, permet d'obtenir tous les optima (locaux et globaux), soit les : maxima, minima et points de selle (ou point d'inflexion, c'est-à-dire un point de changement de concavité pour lequel la tangente traverse la courbe).